

## CHAPITRE I

### L'HOMME

#### I. SA VIE

##### A) MILIEU FAMILIAL

Né à Rouen, le 12 décembre 1821, Gustave Flaubert appartenait à ce qu'il est convenu d'appeler la vieille bourgeoisie. En effet son père, le Docteur Achille Cléophas Flaubert, était chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, tandis que sa mère, Justine Caroline Fleuriet, descendait d'une famille de médecins et d'armateurs, qui comptait même aussi quelques juristes célèbres. [ Par sa naissance, il était donc vraiment "un bourgeois."

Evidemment, ses romans se ressentiront de ses origines, mais surtout par ses critiques de la "Bourgeoisie" dont il avait pu étudier tous les travers, les manières de vivre et le comportement.

Le père du romancier avait la réputation d'un homme distingué, mais dénué de tout orgueil:

"désaigieux des croix, des titres et des académies, pratiquant la vertu sans y croire."(2)

Il n'a malheureusement jamais su ni comprendre le caractère de son fils Gustave, ni apprécier ses qualités. C'est pourquoi il aurait été heureux de le voir se diriger vers les sciences, la médecine ou le droit en vue de devenir "savant praticien ou homme de loi."

Flaubert entourait sa mère d'une délicate sollicitude et de prévenances qui ont toujours gardé un caractère quelque peu

enfantin. C'est elle qui fut l'inspiratrice du type de "bourgeoise accomplie" qu'il a traduit dans ses livres.

Mme Flaubert, comme la plupart des mères, caressait l'espoir de voir son fils atteindre à une haute position sociale. On retrouvera la même ambition chez Mme Bovary, mère de Charles. ] Il en sera de même pour Mme Moreau: une bourgeoise provinciale, mère de Frédéric, nourrissait de hautes ambitions pour son fils, qui faisait son droit à Paris. Son seul désir était de le voir devenir, un jour, un grand homme: conseiller d'Etat, ambassadeur ou ministre.

Lorsqu'il entreprend de faire son droit, Gustave Flaubert va s'installer à Paris, où il fait figure de fils de famille. Comme pour son Frédéric Moreau de l'EDUCATION SENTIMENTALE, ses voyages lui coûteront une fortune.

Son frère aîné, Achille Flaubert, ses études étant terminées, succède à son père, après la mort de celui-ci en 1846; mais il est loin d'avoir la même valeur que le Docteur Flaubert père:

"Achille ... a obtenu, écrit Gustave, le logement de l'Hôtel-Dieu, le service de chirurgie."(3)

Après avoir passé son baccalauréat, Gustave Flaubert se décide en 1840, à commencer ses études de droit à l'université de Paris. Mais c'est à contre-cœur qu'il prend cette décision, car il est ainsi obligé d'abandonner "la littérature", son unique passion; et, cela lui semble presque de la dénoncée. Flaubert traite ironiquement de sa résolution, comme le prouve sa lettre du 23 juillet 1839 à Ernest Chevalier:



"Eh bien, j'ai choisi, je suis décidé: j'irai faire mon droit, ce qui au lieu de conduire à tout, ne conduit à rien."(4)

Il doit abandonner la Faculté de Droit en 1844, en raison de la grave maladie nerveuse qui le terrasse.

C'est pourquoi son père, le Docteur Flaubert, lui achète la maison de Croisset, au printemps de la même année. Gustave Flaubert s'y retire à la suite de la mort de l'auteur de ses jours, en 1846, il devait y passer la plus grande partie de sa vie, vivant presque un ermite. On le surnommait d'ailleurs: "le solitaire de Croisset". Désormais, écrire ses livres sera sa seule occupation.

En lisant sa correspondance, on sent qu'une grande affection liait Flaubert à sa sœur Caroline, sa cadette de trois ans. Il est probable que cette sœur est en grande partie son inspiratrice dans  
**UN COEUR SIMPLE:**

"Paul et Virginie, l'un âgé de sept ans, l'autre de quatre à peine."(5)

1846 a été une année oraciale pour Gustave Flaubert. Le 15 janvier, il est affligé par la mort de son père, puis par celle de sa sœur Caroline qui meurt le 23 mars d'une fièvre puerpérale, quelques semaines après avoir accouché d'une fille Caroline, qui sera "la nièce des lettres de Flaubert." C'est en avril de cette même année que le romancier s'installe définitivement à Croisset, avec sa mère et sa petite nièce. Il ne songe jamais, même dans les pires moments, à éviter les charges et les responsabilités que lui impose son devoir familial. Toute la tristesse de l'écrivain ressort dans sa lettre d'avril 1846 à son ami Maxime du Camp

"depuis la mort de mon père et de ma sœur, j'ai perdu tout amour d'illustration. Les moments où je pense aux succès futurs de ma vie d'artiste sont des moments exceptionnels."(6)

Sa nièce chérie, qui devait devenir plus tard Mme Caroline Combarville, oblige Flaubert à faire face à de nombreux devoirs qu'il accepte allègrement:

"Il n'interrompt son labour que pour enseigner l'enfant qui grandit à ses côtés et dont le sourire lui rappelle la sœur qu'il pleure encore."(7)

En 1875, la situation de son neveu Combarville, mari de Caroline, devient alarmante. En effet, il est au bord de la faillite; son déficit dépasse le million. Aussi l'écrivain vit-il dans l'inquiétude. Pour sauver sa nièce et son mari, il réduit son train de vie. (liquidant son appartement de Paris) et vend sa ferme de Deauville. Il se ruine "avec générosité" et l'annonce à ses amis:

"les ennuis matériels viennent donc encore s'ajouter à ses déceptions."(8)

Sans goût, sans joie, presque découragé par toutes ces terribles contrariétés, c'est à peine s'il travaille. 1876 est encore une triste année pour lui, qui voit la mort de Louise Colet et celle de son amie George Sand. Cependant, dès 1877, retrouvant son activité d'antan, il prépare la publication des TROIS CONTES, considérés comme le plus beau fleuron de toute son œuvre.

Les "Souvenirs intimes" de Gustave Flaubert nous brossent le tableau du milieu familial dans lequel évolue cet écrivain que l'on

surnommé plus tard "le Maître de l'École Réaliste".

Nous allons maintenant passer à l'étude du milieu littéraire au sein duquel il vivait, ce que nous permettra de mieux comprendre ses œuvres.

## B) MILIEU LITTÉRAIRE

De bonne heure, ses dons littéraires témoignent de sa prédestination. Sa jeunesse impétueuse et pleine d'exubérance est un exemple typique qui prouve une vocation littéraire irrésistible. Tout enfant, à neuf ans au théâtre ou sur le billard de son père, Flaubert se propose déjà d'écrire en collaboration avec sa sœur et son ami, Ernest Chevalier. Son enfance se passe à l'Hôtel-Dieu de Rouen, que dirige son père. Le décor dans lequel il grandit lui inspire des troubles mélancoliques, une sorte de pessimisme romantique et le goût du silence.

Au lycée, Gustave publie à lui seul un journal scolaire déjà singulièrement sérieux. Les premiers écrits de ce lycéen romantique sont des contes fantastiques, des confidences autobiographiques et un roman

"métaphysique et à apparitions."(9)

Dès sa plus tendre jeunesse, il subit l'influence de plusieurs personnes. Tout d'abord celle de Julie, la fidèle servante de sa famille, qui l'a rassasié d'innombrables histoires. C'est en 1825 que Julie est entrée au service de la famille Flaubert. Elle y restera jusqu'à la mort de l'écrivain. On a coutume de parler d'elle, en disant que c'est cette Julie qui a inspiré à

Flaubert le personnage de Félicité, la servante qui tient le rôle principal d'UN COEUR SIMPLE.

Très jeune, ayant dû garder le lit pendant un an, à cause d'un mal de genou, et n'ayant rien à faire de tout le jour, Julie avait beaucoup lu. C'est pourquoi elle pouvait raconter au petit Gustave, des souvenirs de ses lectures qui se composaient plus particulièrement d'histoires d'amour ou de revenants, ou encore de légendes plus ou moins incroyables. Félicité réédite Julie dans UN COEUR SIMPLE, provenant de ses souvenirs d'enfance.

C'est George Sand qui lui inspira, si non le sujet de ce conte, du moins le désir de l'écrire. Il est bien évident que

"c'est elle qui lui conseilla de se nourrir des idées et des sentiments classés dans sa tête et dans son cœur."(10)

Quand George Sand lui écrit:

"Tu rends plus tristes les gens qui te lisent. Moi, je voudrais les rendre moins malheureux. "Il répond" Je travaille dans la sincérité de mon cœur. Le reste ne dépend pas de moi... "(11)

Pourtant, le reproche de son inspiratrice le préoccupe. Flaubert serait heureux que dans cette petite œuvre, le côté humain soit agréable à son amie George Sand. Malheureusement elle ne vit avant qu'"UN COEUR SIMPLE" ne soit publié. Après sa mort, Flaubert écrit à son fils Maurice:

"J'avais commencé UN COEUR SIMPLE à son intention exclusive, - uniquement pour lui plaire."(12)

Sa fidèle servante, Julie, reparait encore dans "Madame Bovary".

"Dans le cas d'Emma Bovary, Flaubert s'est attaché à marquer l'influence des impressions d'enfance et de jeunesse."(13)

Dans la scène d'une jeune fille romanesque, on retrouve Julie:

"El y avait au couvent une vieille fille qui venait tous les mois, pendant huit jours, travailler à la lingerie... elle mangeait au réfectoire à la table des bonnes soeurs, et faisait avec elles, après le repas un petit bout de causette avant de remonter à son ouvrage. Souvent les pensionnaires s'échappaient de l'étude pour l'aller voir. Elle savait par coeur des chansons galantes du siècle passé, qu'elle chantait à demi-voix, tout en poussant son aiguille. Elle contait des histoires, vous apprenait des nouvelles, faisait en ville vos commissions, et prêtait aux grandes, en cachette, quelque roman qu'elle avait toujours dans les poches de son tablier, et dont la bonne demoiselle elle-même avalait de longs chapitres, dans les intervalles de sa besogne."(14)

Julie ne fut pas seule à raconter des histoires au petit Gustave.

Un de ses premiers enthousiasmes, dû au père Mignot, sera DON QUICHOTTE.

Le ménage Mignot

"ae prit d'affection pour Gustave et celui-ci assis sur les genoux du "père Mignot" écoutait avidement tout ce que le vieillard lui contait et lui lisait. Il lui lisait DON QUICHOTTE. Gustave devait garder toute sa vie une passion tout particulière pour le roman de Cervantès."(15)

Dans ce roman, DON QUICHOTTE, type grotesque du chevalier, ne parle que par lieux communs et idées préconçues. C'est caricature et un personnage de théâtre dont Flaubert et ses amis vont tenir alternativement le rôle.

Ce "père Mignot" joue un rôle considérable dans la vocation littéraire de l'écrivain. Il est aussi l'oncle de son très cher ami, qui, depuis son plus jeune âge, le suivra toute la vie: Erneste Chevalier (16) Il fait partie de son coeur enfantin.

"La première lettre de la Correspondance est du 31 décembre 1830

à Ernest Chevalier. De cette année-là aussi sans doute, les premiers écrits."(17)

Un autre de ses camarades d'enfance, ami de Correspondance d'ailleurs, c'est Alfred Le Poittevin pour lequel Flaubert garde une amitié évidente. Il lui écrit:

"Non, je ne ne trouve pas à plaindre quand je songe que j'ai ton amitié, que nous avons des heures libres ou entières à passer ensemble. Si tu venais à ne manquer, que ne resterait-il? - Qu'aurais-je dans ma vie intérieure, c'est-à dire la vraie?"(18)

A la faculté de Droit, Flaubert rencontre Maxime Du Camp, né le 8 février 1822, qui partage son amour de la littérature. Il se lie d'amitié avec lui et ils entreprennent quelques voyages ensemble: de mai à juillet 1847 en Touraine et en Bretagne; puis en avril 1849: au Moyen Orient. C'est une relation sérieuse et sûre que Flaubert possède en Maxime Du Camp. Il est vraisemblablement Deslauriers de l'EDUCATION SENTIMENTALE. Son amitié pour Maxime Du Camp se traduit aussi dans le personnage de Frédéric.

Il ne faut pas oublier non plus un autre grand ami de Flaubert: Louise Bouilhet (19), dont l'amitié fraternelle, sûre et sans orages, durera autant que sa vie. Après les corrections de MADAME BOVARY, il a dit à Bouilhet:

"Je dois te scier le dos, mon vieux, mais je te supplie à genoux de ne pardonner, car je n'ai personne à qui ouvrir la bouche de tout cela."(20)

En 1836, au cours de ses vacances sur la plage de Trouville, à l'âge de quinze ans, son jeune coeur est frappé d'un coup de foudre, lors de sa rencontre avec une femme déjà mariée, Elisa Foucault qui



deviendra ensuite "Elisa Schlésinger". Flaubert dira plus tard:

"J'en ai été ravagé."(21)

La littérature, son unique passion, nous fait imaginer un monde passionné et surhumain.

"Entreprendre de ressusciter son propre passé d'évoquer les fantômes de Trouville", cet amour inassouvi, tout prêt encore à le brûler, est bien certainement une preuve de tristesse aussi grande."(22)

Dans L'EDUCATION SENTIMENTALE, les portraits d'Elisa Foucauld présentés sous les traits de Mme Arnoux,

"nous montrent que la douce et pure Elisa Foucauld est digne de prendre place parmi les femmes dont le nom demeure glorieux."(23)

"Et partout, on retrouvera la même femme, le même scuripe le même amour. Et dans sa Correspondance, on suivra ce sentiment, dont le parfum demeure et embaume toute une vie, sans se dissiper - jamais. Amour partagé, mais amour vraisemblablement pur; Mme Arnoux, dans L'EDUCATION SENTIMENTALE, est pareille à la très douce Elisa Schlésinger que retiennent les mêmes scrupules, la même honnêteté, et qui, vieillie, dénouera ses cheveux blancs devant celui qui n' a point cessé d'aimer sans jamais recevoir d'elle plus que son devoir d'épouse et de mère ne lui permettait de donner."(24)

Rencontrée chez Pradier en 1846, Louise Colet est une autre liaison d'amour de Flaubert.

"Elle s'éprend de lui, et, durant une douzaine d'années, c'est une liaison orageuse, traversée de brouilles courtes ou longues, interrompue par le voyage en Orient, terminée à grands cris quand Louise se met en tête, croyant que son renom lui permet tout, d'être reçu à Croisset par Mme Flaubert. Liaison douloureuse et meurtrissante, mais qui nous vaut les plus belles confidences qu'un homme de lettres ait jamais faites sur son art, sur le martyre du style, sur les affres de la composition."(25)

On la trouve continuellement dans sa Correspondance. Il lui fait lire

ses œuvres. Voici ce qu'il lui écrivait à propos de la première version de L'EDUCATION SENTIMENTALE.

"Je suis étormé, chère amie, de l'enthousiasme excessif que tu me témoignes pour certaines parties de L'EDUCATION."(26)

Gustave se prépare assidûment pour sa vocation. Il lit énormément et ses rêves sont "superbes d'extravagance". Dans sa lettre du 7 juin 1844 à Louise de Cormenin, il dit:

"Les gens que je lis habituellement, mes livres de chevet, ce sont Montaigne, Rabelais, Rémier, La Bruyère et Le Sage. J'avoue que j'adore la prose de Voltaire et que ses contes sont pour moi d'un goût exquis."(27)

Il

"analyse le théâtre de Voltaire scène par scène"(28)

Avec ardeur, Flaubert

"apprend l'anglais pour pouvoir lire Shakespeare et Byron dans le texte."(29)

Il fait aussi du grec et du latin.

Dans la même lettre, il écrit encore:

"J'ai lu Candide vingt fois; je l'ai traduit en anglais et je l'ai traduit en anglais et je l'ai encore relu de temps à autre. Maintenant je relis Tacite. Dans quelque temps, quand j'irai mieux, je reprendrai non Homère et Shakespeare. Homère et Shakespeare, tout est là; les autres poètes, même les plus grands, semblent petits à côté d'eux."(30)

En outre,

"Il fréquente l'atelier du sculpteur Pradier. Il y rencontre Victor Hugo, l'homme qui lui a " le plus fait battre le cœur depuis qu'il est né..."(31)

A Alfred Le Poittevin, Flaubert écrivait:

"J'ai lu hier soir, dans mon lit, le premier volume de LE ROUGE ET LE NOIR, de Stendhal; il me semble que c'est d'un esprit distingué et d'une grande délicatesse. Le style est français."(32)

"il lui était réservé, comme à Stendhal, comme à tous ceux dont l'œuvre dépasse leur époque même, d'être compris encore et différemment, et mieux peut-être par les générations qui suivront."(33)

Flaubert lit sans cesse.

"En 1853, il continue ses lectures: encore Montaigne et Rabelais, il relit tout Ronsard; la Correspondance de Boileau, tout Boileau. Il a le projet d'une histoire du sentiment poétique en France."(34)

Flaubert est toujours en contact avec ses amis écrivains. Il a pour Sainte-Beuve une curiosité intime. On trouve quelques points communs chez ces deux écrivains.

"Comme lui, Sainte-Beuve est un possédé, rien moins qu'un dilettante: âme basse, moeurs viles, tout cela ne compte plus en présence du laborieux. Il se sent un peu de la même famille. La gloire, ou du moins la notoriété, lui facilite des relations intéressantes."(35)

Un autre auteur, Marcel Proust, doit beaucoup au maître de Croisset, pour lequel il ne cache point ses sentiments et dont il admire

"l'éternel imparfait narratif, et loue la puissance d'introspection." (36)

Proust a pu dire que notre romancier

"se trouve ainsi préparer les voies des critiques qui se plaisent aujourd'hui à voir en Flaubert un précurseur du "nouveau roman."(37)

Quant à Guy de Maupassant, il

"subit l'influence de Flaubert, ami d'enfance de sa mère, qui l'entraîne à observer la réalité avec des yeux neufs, lui impose des exercices de style et lui fait des "remarques de pion." (38)

Après l'avoir encouragé à une rigoureuse discipline, Flaubert a la joie d'assister au succès de Maupassant, son filleul.

En 1877, le recueil de TROIS CONTES est salué comme un chef-d'œuvre;

"la jeune génération "naturaliste", groupée autour de Zola donne un dîner en son honneur."(39)

## 2. SON CARACTERE

"Un splendide Normand blond, rose, aux traits réguliers, aux yeux bleus, aux cheveux souples."(40)

telle nous est suggérée la physionomie de Flaubert. Ses yeux sont "d'une douceur extraordinaire, d'énormes yeux d'enfants, bleus, candides et bons ombragés de cils très longs et dorés."(41)

D'autres remarques retracent de lui l'aspect d'un jeune homme agréable et séduisant qui

"apportait beaucoup de soin à son habillement."(42)

et qui aimait le confortable. C'est d'une psychologie simple: tout le monde aime la beauté quelle soit.

"Chose étonnante, même à peine est-il un homme, que déjà s'exerce non seulement sur les femmes, car il est beau, car il a une stature de Viking mais sur les autres hommes et les plus illustres, cette espèce de domination, cet attrait qui serait inexplicable s'il n'était précisément la séduction d'une force encore inexprimée, d'un tempérament si personnel, et qui vont s'épanouir en une floraison d'œuvres dont on pressent l'éclosion."(43)

Flaubert a toujours des arrière-pensées. Il réfléchit beaucoup à propos de chaque événement. Dans sa lettre à son professeur, Gourgan-Dugazon, après avoir décidé de faire son Droit, il écrit:

"Quand on me parle du barreau en me disant: ce gaillard plaidera bien, parce que j'ai les épaules larges et la voix vibrante, je vous avoue que je me révolte intérieurement et que je ne me sens pas fait pour toute cette vie matérielle et triviale."(44)



El se montre déjà sérieusement révolté contre la vie de plaisir et matérialisme.

Par ses lettres, on a l'impression que Flaubert n'est pas fait pour le monde auquel il voudrait se sacrifier. La gloire en ce monde ne compte pas pour lui.

"Bien des gens y verront un progrès: moi j'y vois une perte."(45)

"Tout le long de sa vie, il ne peut s'adapter aux circonstances, apprendre à marcher sur terre."(46)

Tel est le fond de son caractère, selon Hélène Frejlich.

On sent qu'il existe comme grand homme, bien que la raillerie soit autour de lui. Dans ce sens Flaubert est comme L'Albatros, il ressemble au poète Baudelaire,(47)

De plus en plus, Flaubert révèle son caractère. Issu d'une famille bourgeoise, il n'était qu'un bourgeois dévoyé.

"Je commence à croire que j'ai fait fausse route dans la vie; mais étais-je libre de choisir? Heureux les bourgeois etc...! Cependant, je ne voudrais pas en être un."(48)

On a l'impression que cet écrivain ne se plaît absolument pas dans son milieu social.

Les lettres de sa correspondance, marquent la continuité de son malheur. Il ne respire que loin du monde. Il méprise les gens bêtes qui lui sont insupportables.

"J'ai passé deux mois et demi, absolument seul; écrit-il à Madame Roger des Genettes, pareil à l'ours des cavernes, et en somme, parfaitement bien; bien que ne voyant personne, je n'entendais pas dire de bêtises. L'insupportabilité de la sottise humaine est devenue chez moi une maladie et le mot est faible. Presque tous les humains ont le don de m'exaspérer et je ne respire librement

que dans le désert."(49)

C'est avec les mêmes sentiments que Flaubert déclare à sa mère:

"Je suis résigné à vivre comme j'ai vécu; seul, avec une foule de grands hommes qui me tiennent lieu de corola, avec ma peau à l'ours, étant un ours moi-même, etc."(50)

Malgré les encouragements de Maxime Du Camp, qui presse Flaubert de

"se pousser", celui-ci lui répond une des plus belles lettres qui aient jamais été écrites à un indiscret conseiller:

"Etre connu n'est pas ma principale affaire. Cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités. D'ailleurs, sur ce chapitre même, sait-on jamais à quoi s'en tenir? La célébrité la plus complète ne vous assouvit point, et l'on meurt presque toujours dans l'incertitude de son propre nom, à moins d'être un sot. Donc l'illustration ne vous classe pas plus à vos yeux que l'obscurité. Je vise à mieux, à me plaire. Le succès ne paraît être un résultat, non pas le but..."(51)

Flaubert a critiqué ses deux compagnons, hommes de lettres:

Maxime Du Camp et Balzac, qui cherchent la gloire

"Quand on a quelque valeur, écrit Flaubert, à Louise Colet, chercher le succès, c'est se gâter à plaisir, et chercher la gloire, c'est peut-être se perdre complètement."(52)

A propos de la candidature de Taine et de Renan à l'Académie, il écrit à la princesse Mathilde en 1878:

"Cet honneur n'est point l'objet de mes rêves, les hommes ne peuvent pas me le donner."(53)

A Alfred Le Poittevin, son ami intime, Flaubert se révèle ouvertement:

006978

"Je veux être libre, tout à moi, seul, ou avec toi, pas avec d'autres; je veux pouvoir coucher à la belle étoile, sortir sans savoir quand je rentrerai; c'est alors que, sans entrave ni réticences, je laisserai ma pensée couler toute chaude parce qu'elle

aura le temps de venir et de bouillir à l'aise; je m'incrusterai dans la couleur de l'objectif et je m'absorberai en lui avec un amour sans partage."(54)

Loin du monde, tout seul, Flaubert est comblé de joie devant un tableau de la nature. Toujours à Alfred Le Poittevin, son ami intime il écrit:

"Tu me dis que tu deviens de plus en plus amoureux de la nature; moi, j'en deviens effréné. Je regarde quelquefois les animaux et même les arbres avec une tendresse qui va jusqu'à la sympathie; j'éprouve presque des sensations voluptueuses rien qu'à voir."(55)

Puis encore

"Je ne regrette pourtant ni la richesse, ni l'amour, ni la chair, et l'on s'étonne de me voir si sage. J'ai dit à la vie pratique un irrévocable adieu."(56)

Flaubert se connaît bien:

"Il se sentait et se savait incapable de vivre la vie de tous de participer aux joies de la famille."(57)

Il a non seulement horreur du bourgeois mais même l'attachement familial, lui inspire du dégoût. Dans sa lettre à sa mère à propos du mariage d'Ernest Chevalier, Flaubert écrit:

"A quand ma noce? me demandes-tu à propos du mariage d'Ernest. A quand? A jamais, je l'espère. Autant qu'un homme peut répondre de ce qu'il fera, je réponds ici de la négative... Le mariage serait pour moi une apostasie qui m'épouvante... Je me fiche du monde, de l'avenir, du qu'en dira-t-on, d'un établissement quelconque, et même de la renommée littéraire, qui m'a jadis fait passer tant de nuits blanches à la rêver. Voilà comme je suis; tel est mon caractère."(58)

C'est pourquoi Zola a pu dire:

"Cela explique encore son manque de succès dans les salons et auprès des femmes. On lui trouvait une gaité de commis-voyageur. Dans l'intimité, il était terrible quand il se déboutonnait."(59)

Dans sa solitude, Flaubert trouve son équilibre dans le travail. Il ne respire aisément que lorsqu'il écrit. Il dit dans sa lettre à Frédéric Baudry, un camarade d'enfance,

"J'ai donc fort envie de n'en retourner et pour toujours dans ma campagne et dans mon silence et là, de continuer à écrire pour moi, pour moi seul."(60)

"c'est mon vieil amour, c'est la même idée fixe: écrire!"(61) phrase courte et si frappante de sa lettre à son professeur, Gourgaud-Dugazon.

Autre point à noter, Flaubert pourra dire avec une légitime fierté:

"J'écris pour le seul plaisir d'écrire, pour moi seul, et sans aucune arrière-pensée d'argent ou de tapage."(62)

Il attendra patiemment sa trente-cinquième année pour publier sa première œuvre. Obéissant à sa vocation, il n'a jamais eu d'autre dessein que celui d'écrire.

### 3. SON STYLE

Le style, lui a dit Flaubert, c'est le véhicule de l'idée.

"Pour lui avoir du style, c'est à la fois douer l'idée d'une force personnelle à l'auteur, et donner à cette idée une forme frappante, attractive et somptueuse. Il y voit la caractéristique essentielle de l'expression, son battent central, son pouls et son souffle. Sans style, la mort, le cadavre... Alors, sur son décalque, il s'ingénie, travaille; ajoute, accentue, fouille et burine; surajoute ou démolit. La vérité, c'est bien; la beauté, c'est mieux."(63)

Puis encore,

"Le but de l'art, c'est le beau avant tout."(64)

Flaubert se préoccupe plus d'atteindre la beauté que de s'assurer



le succès. La mission de l'artiste est en dehors de toute considération morale et sociale. Il ne cherche ni à toucher le public ni à plaire, mais à se satisfaire lui-même. On peut dire que sa formule est

"L'art pour l'art."(65)

A propos du style, Flaubert écrit à Ernest Feydeau dans sa lettre de 1859:

"Le style est autant sous les mots que dans les mots. C'est autant que la chair d'une œuvre."(66)

Ce sont encore les mêmes idées qu'il exprime au même

"Je ne crois pas que l'on puisse tout bien dire. Il y a des idées impossibles, et comme le style n'est qu'une manière de penser, si votre conception est faible, jamais vous n'écrivez d'une façon à forte."(67)

"Pour soutenir le sujet il faudrait un style démesurément fort, sans faiblir d'une ligne."(68)

Alors, pour bien écrire, Flaubert se torture pour faire

"Coller le mot sur l'idée."(69)

Flaubert révèle à Louise Collet dans sa lettre du 16 janvier 1852:

"Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière; plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau. Je crois que l'avenir de l'Art est dans ces voies." (70)

Plus que tout autre, Gustave Flaubert se donne beaucoup de mal pour parfaire son style. Inlassablement, il reprend ses paragraphes, les retouchant sans cesse.

Sa méthode sera celle des médecins qu'il côtoyait dans son enfance. Il transportera le déterminisme des biologistes dans le roman. Il saura toujours que c'est par sophisme que de prêter aux constructions de l'esprit une réalité objective, simplement parce qu'elles sont logiques. Il prend grand soin, en toutes choses, de demeurer "objectif". Il fait de l'objectivité un dogme. Il ne juge pas; il expose les faits et s'efforce de rester lui-même impartial dans œuvre. Et c'est en cela vraiment qu'il a l'esprit scientifique au sens exact du mot. Il essaie d'établir le comment, mais renonce à montrer le pourquoi:

"il observe l'âme humaine avec l'impartialité qu'on met dans les sciences physiques."(71)

De tous les ouvrages de Flaubert, UN COEUR SIMPLE, est sans doute celui où s'expriment de la façon la plus apparente, les sentiments d'humanité de l'impassible écrivain... C'est

"un récit d'homme sensible, où, sans prêcher la bonté, sans l'annoncer par des phrases d'auteur, il la fit apparaître dans les gestes inconscients de la plus humble et de la plus obscure créature."(72)

Ce conte fait revivre des souvenirs de personnes de sa PARENTE ou de gens qu'il a connus. Félicité, selon M. René Dumesnil, personnifie une fille-mère, nommé Léonie, que Flaubert avait connue chez des amis de Trouville, ainsi qu'une servante de sa famille, Julie, cœur simple et bon qui, jusqu'à son extrême vieillesse, resta près de son maître, à Croisset. Même le perroquet c'est le perroquet Amazone qui servit à Flaubert pour écrire UN COEUR SIMPLE. Donc le romancier pouvait dire:

"Actuellement j'écris devant un Amazone, qui se tient sur ma table, le bec un peu de côté et me regardant avec ses yeux de verre."(73)

Selon sa méthode habituelle, Flaubert accumule préalablement les documents les plus variés.

"Il prend des notes, ici sur les "psaumes, litanies, cantiques chantés par la procession quand meurt Félicité"; là, sur "les symptômes de la pneumonie et de la pleurésie", ainsi que sur le "traitement de ces maladies"; ailleurs, sur le détail "du cérémonial de l'office divin."(74)

Ce conte n'est impartial qu'en apparence. D'ailleurs, dans une lettre à Mme Des Genettes, l'auteur n'a point manqué de souligner ses intentions secrètes:

"L'Histoire d'un coeur simple, écrit-il, est tout bonnement le récit d'une vie obscure, celle d'un pauvre fille de campagne, dévote mais mystique, dévouée sans exaltation et tendre comme du pain frais. Elle aime successivement un homme, les enfants de sa maîtresse, un neveu, un vieillard qu'elle soigne, puis son perroquet; quand le perroquet est mort, elle le fait enpailler et, mourant à son tour elle confond le perroquet avec le Saint-Esprit. Cela n'est nullement ironique comme vous le supposez, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles, en étant une moi-même."(75)

C'est une pitié désespérée que transparait dans UN COEUR SIMPLE et cette pitié pourrait bien être le dernier mot de la philosophie de Flaubert.

MADAME BOVARY n'est que la banale histoire de Delamare, un élève du père de Flaubert, dont la femme s'était empoisonnée après avoir trompé et ruiné son mari. Professant, depuis son enfance, la haine la plus romantique à l'égard des "bourgeois", il vit immédiatement dans le fait divers qu'on lui proposait, l'occasion de tourner contre l'entourage sans originalité de la jeune femme son ironie du romantisme dont sa jeunesse avait été nourrie. Il construit souvent

ses personnages à l'aide de souvenirs empruntés à sa propre vie, ou à ceux qu'il a connus.

"Il faut", écrit Flaubert, "que la réalité extérieure entre en nous, à nous en faire crier, pour la bien reproduire."(76)

Dans sa lettre du 18 mars 1857 à Mlle Leroyer de Chantepié, il écrit:

"MADAME BOVARY n'a rien de vrai. C'est une histoire totalement inventée; je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence. L'illusion (s'il y en a une) vient au contraire de l'impersonnalité de l'œuvre. C'est un de mes principes, qu'il ne faut pas s'écrire. L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la création, invisible et tout-puissant qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas."(77)xxx

xxx Mais ne pensez pas que ce roman soit une copie servile de faits vécus. Les personnages ne sont pas de simple portraits photographiés, exécutés d'après un modèle unique.

Sans doute, l'impersonnalité absolue est impraticable, mais il faut

"par un effort d'esprit, se transporter dans les personnages et non pas les attirer à soi."(78)

"Flaubert est trop artiste pour s'en tenir à l'imitation: il compose, emprunte ici un détail, et un autre ailleurs. Le miracle, c'est d'obtenir une synthèse si parfaitement unie, si largement humaine, qu'on y reconnaisse qui l'on veut voir, que chaque génération, malgré l'évolution des idées et les changements des mœurs, y retrouve sa propre image. C'est pour cela que Flaubert put dire, sans exagérer rien: "Madame Bovary, c'est moi."(79)

Il se met à l'œuvre en septembre 1851, et travaille une douzaine d'heures par jour jusqu'en avril 1856. Sa documentation est d'une précision extrême, les descriptions restent encore - aujourd'hui minutieusement exactes. Il fait même des plans pour rendre vraisemblables les allées et venues de ses personnages.

Flaubert désire atteindre à la perfection. D'innombrables variantes, apparaissent dans les pages de ce livre, dont certaines semblent plus travaillées que les autres. Dans sa correspondance, on trouve des phrases de ce genre :

"Madame Bovary n'avance qu'à pas de tortue... Je veux trouver quatre ou cinq phrases que je cherche depuis bientôt un mois." "Je suis navré d'ennui et humilié d'impuissance: le fond de mes Comices est à refaire, c'est-à-dire tout non dialogue d'amour dont je ne suis qu'à la moitié." (80)

Voici maintenant un exemple où le poétique descend au prosaïsme. C'est une comparaison sublime d'Emma quand elle se souvient de son amant infidèle

"Quand au souvenir de Rodophe, elle l'avait descendu tout au fond de son cœur, et il restait là plus solennel et plus immobile qu'une momie de roi dans un souterrain." (81)

Ce souci de l'exactitude documentaire était devenu une manie pour Flaubert. Avant de décrire l'empoisonnement de Mme Bovary, Flaubert avait étudié, dans des ouvrages de médecine, les symptômes de l'empoisonnement par l'arsenic. Le réalisme d'une telle technique rend le lecteur plus sensible. Enfin, s'observant lui-même avec grande maîtrise, sans verser pour autant dans le lyrisme, il a pu tirer de ses propres émotions les éléments romantiques de Mme Bovary.

Ainsi, en écrivant la fin d'Emma Bovary, il se sentait la bouche envahie par la salure du poison... Exagération, certes, mais pas mensonge. Tel qu'il est, Flaubert donne le coup de pouce qui lui semble nécessaire mais n'invente pas.

Dans L'EDUCATION SENTIMENTALE, c'est toute sa vie, toute sa jeunesse, tous ses espoirs, toutes ses déceptions en un mot, c'est

son propre passé qu'il entreprend de ressusciter.

"Flaubert, parti lui aussi à la recherche du temps perdu, réussit à faire revivre vingt années de sa jeunesse dans L'EDUCATION SENTIMENTALE. Ici encore, et plus même que dans MADAME BOVARY, nous pouvons donner aux personnages du roman les noms réels qu'il portèrent dans la vie. Ici encore... nous apprenons quelle fut la véritable Mme Arnoux... Tout est vrai dans ce roman, et les personnages inventés se mêlent à l'histoire, prennent part aux événements réels, sans que jamais la moindre dissonance vienne révéler le point de jonction entre la vie et la fiction."(82)

L'EDUCATION SENTIMENTALE est une fresque sociale et un récit autobiographique. Il a dit lui-même :

"Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération... le sujet, tel que je l'ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais à cause de cela même, peu amusant probablement. Les faits, le drame, manquent un peu, et puis l'action est étendue sur un laps de temps trop considérable. Enfin j'ai eu beaucoup de mal, et je suis plein d'inquiétude."(83)

L'auteur sait que son roman, n'est pas très amusant. Il le dédie à un amour impossible, à son amour pour Mme Schléssinger. Ce roman est rempli d'une sentimentalité grave et, quoique fort bien écrit, il est plutôt pénible à lire. Comme Flaubert l'a confessé lui-même, la rédaction de cet ouvrage lui a donné beaucoup de mal et, malgré qu'il soit certain de l'excellence de son style, une fois achevé, il reste plein d'inquiétudes.

Sa méthode y est très objective. Mais, dans tout le récit, Flaubert ne veut pas avoir l'air de raconter sa propre histoire. Cependant, ce roman n'est une autobiographie. En dépit de son impartialité évidente, il semblerait que cette œuvre n'ait pas obtenu tout le succès qu'il en espérait. L'auteur désirait que "L'EDUCATION SENTIMENTALE" soit une fresque vivante et vraie, mais non une caricature.

Comme nous le savons, Flaubert professe une haine et un dédain profond pour la bourgeoisie, la société qu'il coudoie et la sottise humaine. Il prête donc ses idées à ses personnages et les fait parler et à agir avec art et adresse, mais sans émettre aucun jugement personnel.

Ce roman est aussi une fresque historique et politique de son temps. On y perçoit clairement la décadence de la noblesse, le soulèvement bourgeois et des cadres sociaux.

Les descriptions sont minutieuses et détaillées. Son style ressemble à celui de Balzac. C'est une image vivante et un ensemble de combinaisons bien balancées.

"La plaine, bouleversée, semblait de vagues ruines. L'enceinte des fortifications y faisait un renflement horizontal; et, sur les trottoirs en terre qui bordaient la route, de petits arbres sans branches étaient défendus par des lattes hérissées de clous. Des établissements de produits chimiques alternaient avec des chantiers de marchands de bois. De hautes portes, comme il y en a dans les fermes, laissaient voir, par leurs battants entr'ouverts, l'intérieur d'ignobles cours pleines d'inondices, avec des flaques d'eau sale au milieu. De longs cabarets, couleur sang de bœuf" (84)

Flaubert en revient toujours aux descriptions intérieures ou extérieures.

Le reproche que l'on peut faire à ce livre, c'est d'être un roman où il ne se passe rien; ce n'est qu'une accumulation de petits faits, de détails sans relief et dont la juxtaposition crée un sentiment de monotonie et d'ennui. Mais par le style et par les remarques profondes sur la vie, L'EDUCATION SENTIMENTALE se place déjà bien au-dessus des ouvrages de ses contemporains. Ce roman sera plus accessible à ceux qui ont déjà une grande expérience de la douleur,

car ils sont à même de mieux comprendre le sens profond de cette fiction, si près de la vérité, où l'auteur s'exprime avec autant d'art que de discrétion.

L'EDUCATION est sans doute



"l'oeuvre d'art la plus parfaite qu'ait produite l'école réaliste. Ici encore l'harmonie de la forme et du fond, l'accord de la pensée et du style, la justesse des proportions, la mise en place des détails, tout révèle une maîtrise extraordinaire."(85)

Maintenant, nous allons examiner quelques-uns des procédés de style de Flaubert au point de vue de la construction des phrases. Flaubert prépare minutieusement son travail. Dans sa lettre à Ernest Chevalier, il révèle sa manière de voir quant à l'art d'écrire.

"Pour écrire, je n'écris pas ou presque point, je ne contente de bâtir des plans, de créer des scènes, de rêver à des situations décousues, imaginaires, dans lesquelles je me porte et plonge. Drôle de monde que ça tête."(86)

Puis dans une autre lettre du 25 janvier 1851, le romancier confesse lui-même, à propos de son travail:

"J'ai travaillé avec ardeur... Depuis qu'on fait du style; je crois que personne ne s'est donné autant de mal que moi. Chaque jour j'y vois plus clair; mais la belle avance si la faculté imaginative ne va pas de pair avec la critique!"(87)

Flaubert travaille tellement qu'il se met au supplice, aussi a-t-il pu dire:

"Peu d'hommes auront autant souffert que moi pour la littérature."(88)

Il s'est imposé jusqu'à en souffrir, la recherche des documents et la perfection du style. Il voue une foi ardente à son art. Seule la littérature redonne un sens à son existence et adoucit sa peine.



Deux critiques concernant la manière de travailler de Flaubert : idées confuses, donc l'expression doit présenter les changements appropriés; ou idée nouvelle ou plus complète qui entraîne des images précises dont le mécanisme de reconstitution doit être parfait. De plus, telle image qui l'avait satisfait au début, perd de sa vertu uniquement par habitude; alors il intervient pour la renforcer, sans parfois y parvenir. Sa conscience inquiète, sa nervosité peuvent altérer sa sensibilité, et la détourner de son but.

On peut dire que, chez lui, tout sort de l'imagination, origine de son génie. Tout jaillit du besoin d'extérioriser son rêve et les visions qu'il engendre. Il concentre ses impressions et même ses idées qui se matérialisent. Quelles que soient les images qu'il fixe, il travaille d'après nature. Il veut présenter les choses et les êtres, selon une apparence assez convaincante pour nous renseigner exactement. Dès que ses éléments sont prêts, il les dispose dans un décor plein de détails, son intention étant similaire à celle que le cinéma nomme "gros plan". Telle est la qualité exceptionnelle dont il est doué, qui lui donne la possibilité de se former à l'avance les tableaux qu'il va nous faire. Des peintres ont dit de Flaubert, en parlant du côté littérairement pittoresque de son oeuvre :

"L'illustration est toute faite."(89)

#### A. Remarques de style

C'est toujours par des mots simples que Flaubert décrit généralement ses personnages, et Frédéric en particulier.

Du fait du romantisme qui n'a jamais cessé d'habiter le cœur de l'auteur, les héros de ses romans se livrent à des démonstrations tout à fait significatives pour prouver l'intensité de leurs sentiments, tel les :

"Il se frappa le front."(90)

de Frédéric, qui traduit l'impulsivité exubérante de ce jeune homme, marquant ainsi la profondeur de la déception qu'il ressent par suite de son "Rendez-vous manqué" avec Mme Arnoux.

Une autre fois, toujours, à l'occasion du "Rendez-vous manqué", Frédéric s'écriera :

"Ah! je suis bête! C'est l'émeute!"(91)

Il tente ainsi de calmer sa déception. Vu la gravité politique de la situation de ce jour-là, il pense avoir trouvé le motif qui a retenu Mme Arnoux et se juge stupide de n'y avoir pas songé plus tôt.

Cependant, obsédé par son amour, son esprit ne s'arrête pas de travailler et, dès qu'il a formulé une hypothèse plausible, Frédéric s'empresse de la réfuter :

"Mais son quartier est tranquille."(92)

Presqu'à chaque minute, de nouvelles alternatives, sous forme de courtes exclamations se contrariant l'une l'autre, se présentent à son esprit tourmenté.

"Et un doute abominable l'assaillit."(93)

"Abominable" étant pris ici dans son sens étymologique de "Mauvais présage".

"Si elle allait ne pas venir? -si sa promesse n'était qu'une parole pour m'évincer?"(94)

La répétition consécutive de ce "si" lancinant, exprime le doute, et l'ampleur croissante des deux phrases correspond à la progression de la pensée de Frédéric vers le doute.

C'est par toute cette série de brèves exclamations que Flaubert met bien en évidence, et dans toute son importance, le trouble dont souffre le pauvre amoureux. D'ailleurs, cette sorte de discussion d'un seul interlocuteur avec lui-même, prend quelquefois une valeur un peu ironique. La progression et le tourment de la pensée du pauvre Frédéric y sont si bien observés et si réalistes, qu'on a dit de ce passage: "c'est un génie de la langue."

#### B. Style affectif

Par un assez long développement, l'auteur nous montre que Frédéric se préoccupe sans cesse de Mme Arnoux et, que son coeur en est tout remué: Chaque fois qu'il aperçoit une femme de même tournure qu'elle, son coeur se gonfle d'espoir. Mais, après s'en être approché, il a une déception: ce n'est pas elle!

"Une fois, il aperçut à trente pas environ, une femme de même robe.

Il la rejoignit: ce n'était pas elle!"(95)

Par cette phrase très simple, l'auteur nous fait ressentir combien est grande la déception de Frédéric. En effet, il avait pensé que cette femme n'était autre que sa bien-aimée.

C'est un procédé de style tout à fait moderne, qui intensifie l'intérêt sentimental du lecteur.

#### C. Remarques grammaticales et sur l'emploi de certains mots

Beaucoup de mots ne sont toujours employés, par Flaubert, dans le sens que la grammaire leur assigne habituellement.

Ainsi conjonction "et" sert d'habitude à lier deux mots ou deux propositions; ou encore à l'addition d'un mot ou d'une proposition.

Or, dans "Et un doute abominable l'assaillit"(96)  
"Et" marque une nouvelle orientation de la pensée. "Et" indique aussi une pause dans une mesure rythmique et divise un tableau.

En général, partout où l'on mettrait "et", Flaubert le supprime. En revanche, là où personne n'aurait l'idée d'utiliser "et" Flaubert l'emploie.

Pour lui, c'est le modèle et la coupe de tant de phrases admirables.

"Et il envoya le garçon d'hôtel à son domicile"(97)  
Ici, la conjonction "et" annonce une décision.

Chez Flaubert, "et" commence toujours une phrase secondaire mais ne termine presque jamais une énumération.

La conjonction, chez Flaubert, marque une suspension qui donne une meilleure cadence au style et sépare bien les différentes parties d'une description. C'est un excellent moyen pour couper harmonieusement une phrase.

Afin de créer de la beauté grammaticale-la beauté, quelle qu'elle soit, demeurant toujours sa hantise-Flaubert s'attache à employer fréquemment des pronoms personnels, tel Montesquieu dans la phrase.

"Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus; il était terrible dans la colère; elle le rendait cruel."(98)

Si l'auteur, tout comme les écrivains du passé, aime ce genre de phrases, ce n'est pas tant en raison de leur extrême correction grammaticale que parce qu'elles permettent de faire jaillir du cœur d'une proposition l'arceau qui ne retombera qu'en plein milieu de la proposition, suivante, assurant ainsi une étroite et hermétique continuité de style.

C'est pour arriver au même résultat que Flaubert se sert souvent des règles qui régissent l'emploi du pronom personnel.

Dans l'EDUCATION SENTIMENTALE, l'auteur emploie "il" pour désigner Frédéric Moreau quand ce pronom devrait s'appliquer à son oncle.

"Sa mère l'avait envoyé au Havre voir son oncle, dont elle espérait pour lui, l'héritage; il en était revenu la veille seulement."(99) et quand il devrait s'appliquer à Frédéric pour désigner Arnoux:

"La présence de Frédéric ne le déranga pas. Il se tourna vers lui plusieurs fois, en l'interpellant par des clins d'oeil; ensuite, il offrit des cigares à tous ceux qui l'entouraient. Mais, ennuyé de cette compagnie, sans doute, il alla se mettre plus loin." (100)

Ou bien s'il s'agit de relier deux paragraphes pour qu'une vision ne soit pas interrompue, il emploie aussi le pronom personnel.

"La colline qui suivait à droite le cours de la Seine s'abaissa, et il en surgit une autre, plus proche sur la rive opposée."(101)

Le subjectivisme de Flaubert s'exprime par un emploi nouveau des temps des verbes, des prépositions et des adverbes, pour que le tout ait une valeur rythmique. Un état qui se prolonge est indiqué par l'imparfait:

"Plus d'un enviait d'en être le propriétaire"(102)

mais souvent il est indiqué par un participe présent, pour marquer le moment où se produit l'action.

"Il contemplait des clochers, etc., et bientôt, Paris disparaissant, il poussa un grand soupir." (103)

Pour se confondre avec le reste, une partie des paroles des personnages, est à l'imparfait et au style indirect. Cet imparfait sert à rapporter non seulement les paroles, mais aussi toute la vie des personnages. Quelquefois même, l'imparfait indique des choses d'une réalité qui se continue:

"Ils habitaient le fond de la Bretagne... C'est une maison basse avec un jardin montant jusqu'au haut de la colline, d'où l'on découvre la mer."(104)

Flaubert emploie toujours des mots essentiels pour bien marquer le sens, ou pour l'harmonie. Sa prose est construite comme une symphonie, avec des rythmes courts, légers, rapides, qui lui donnent une agréable musicalité.

"Il écoutait le rythme de sa prose, s'arrêtait pour saisir une sonorité fuyante, combinait les tons, éloignait les assonances, disposait les virgules avec conscience, comme les haltes d'un long chemin. Au prix de ce labeur, Flaubert est devenu un de nos plus grands prosateurs, par la propriété des termes, par l'harmonie qui fait de certaines pages de véritables poèmes, et peut-être plus encore par la valeur évocatrice des rythmes et des sons."(105)

Flaubert recherche un style qui soit aussi bien rythmé que des vers, aussi précis que le langage des sciences et avec des ondulations.

Aussi Antoine Albalot l'a-t-il appelé le

"Le Christ de la littérature."(106)

D. Vocabulaire

"Dans le vocabulaire nous avons pu déceler le souci de rendre - aussi souvent que possible aux vocables leur sens étymologique et le plus plein. L'EDUCATION SENTIMENTALE qui est celui de ses livres où l'auteur a mis le plus de lui-même est aussi celui que son travail a le plus creusé." (107)

On peut donc affirmer sans crainte que le style de Flaubert traduit bien la profondeur des sentiments; qu'il reflète souvent la difficulté, l'auteur ne cherchant jamais à la cacher ou à l'éviter, ce que attise puissamment l'intérêt du lecteur; et que sa manière d'écrire se caractérise par une économie rigoureuse des moyens d'expression. Enfin, Flaubert s'est spécialisé dans la description clinique, marquant ainsi toute la psychologie de ses personnages ou des situations dans lesquelles il les place.